



HAL
open science

**Haïti : les pouvoirs de l'art dans Le Sang et la Mer de
Gary Victor et La Belle Amour humaine de Lyonel
Trouillot**
Odile Gannier

► **To cite this version:**

Odile Gannier. Haïti : les pouvoirs de l'art dans Le Sang et la Mer de Gary Victor et La Belle Amour humaine de Lyonel Trouillot. *Voix Plurielles*, 2012, 9 (2), pp.16-24. 10.26522/vp.v9i2.664 . hal-02106102

HAL Id: hal-02106102

<https://hal.univ-cotedazur.fr/hal-02106102>

Submitted on 8 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Haïti : les pouvoirs de l'art dans *Le Sang et la Mer* de Gary Victor et
La Belle Amour humaine de Lyonel Trouillot**

Odile Gannier, Université de Nice-Sophia Antipolis, CTCL

Tout venn touche kè.

Toutes les veines touchent au cœur.

(Ce qui atteint un membre de ta famille t'atteint aussi.)¹

Ti diksyonnè kreyòl-franse

Haïti est frappée une fois encore ; les Haïtiens aussi. Durement. Dans leurs habitations, mais surtout dans leur chair, dans leurs amitiés. Mais si les catastrophes s'abattent, les Haïtiens résistent, et c'est à eux tous que s'adresse cet hommage, à leur force, leur résistance, leur capacité à surmonter les difficultés. Deux récents romans en sont la preuve : *Le Sang et la Mer* de Gary Victor (2010), et *La Belle Amour humaine* (2011), de Lyonel Trouillot ; ces deux œuvres ont été publiées après le tremblement de terre qui a coûté la vie à tant d'Haïtiens, dont Pierre Vernet.

Comment écrire encore après les catastrophes ? Dans ces deux romans se jouent les relations compliquées des Haïtiens eux-mêmes : dans *Le Sang et la Mer*, Hérodiane, orpheline vivant avec un frère aimant mais un peu mystérieux, se laisse séduire par un riche mulâtre ; mais elle doit progressivement ouvrir les yeux, reconnaître que le bel Yvan aux paroles amoureuses est surtout décidé à la prostituer, au moment où elle se retrouve aussi obligée d'avorter. Le récit est construit rétrospectivement, débutant au moment où Hérodiane pense mourir d'hémorragie, pour reconstituer ensuite son histoire jusqu'à ce point, puis au-delà, dans sa vie d'après les épreuves : le roman se termine par le sauvetage inespéré de la jeune fille. *La Belle Amour humaine*, dont le titre est un hommage à Jacques Stephen Alexis, raconte l'enquête d'Anaïse, une jeune fille étrangère, sur les traces de sa famille haïtienne : en effet son grand-père et le voisin, un colonel à la retraite, qui se sont acoquinés au point de se construire l'un à côté de l'autre des maisons identiques, ont mystérieusement disparu dans un incendie – un peu comme si leurs mauvaises actions avaient trouvé là leur punition – tandis que leurs proches continuent ensemble une vie paisible. Thomas, le chauffeur, dévoile peu à peu l'histoire de son village, qui trouve sa touche finale lors de la veillée funèbre du vieux peintre de l'Anse-à-Fôleur. Dans ces deux textes, ce qui domine par-delà les coups du sort et les méchancetés, c'est le désir et le pouvoir de s'en sortir, individuellement peut-être, par le miracle parfois,

grâce à la solidarité des hommes de bonne volonté, souvent ; par l'art qui les relie tous, enfin. Brochant sur le tout, les mystérieux pouvoirs de la mer. Ni Victor ni Trouillot n'oppose de manière fruste le bien et le mal, ils ne présentent ni l'un ni l'autre de solution toute faite et définitive ; ils n'offrent pas de fallacieuse certitude. On survit, sans oublier : les morts aimés sont encore là.

« **Lavi a gen revè** »

« La vie a des revers² ». Les deux romans mêlent à un réalisme sans pitié une dose certaine de ce merveilleux qu'avait célébré Alexis en 1956. *Le Sang et la Mer* met en scène une famille qui subit toutes les difficultés possibles. Le père, propriétaire d'un petit canot de pêche et de quelques terres, a été frauduleusement exproprié avec la complicité des institutions judiciaires : « Comme par hasard, le véritable propriétaire de ces terres était un arrière grand-oncle de l'actuel président du Sénat » (28) ; et cette nouvelle l'a tué d'une congestion cérébrale. Le moteur du canot a été saisi, ce qui prive la famille de tout moyen de subsistance. Après avoir pris pour se défendre un avocat qui l'a dépouillée, la mère n'a plus d'autre issue que de se prostituer discrètement pour faire vivre ses enfants et payer l'écolage, avant de mourir de tuberculose. La famille se heurte, impuissante, au pouvoir exorbitant et cynique des nantis :

à l'occasion de la rentrée des tribunaux, on pouvait voir juges et avocats, en tenue d'apparat, discourir sur les vertus de la probité, de l'honnêteté et de la vérité, applaudis par une assistance sans doute schizophrène, car il était de notoriété publique que ces hommes et femmes étaient pour la plupart des bandits de grand chemin, voleurs de terre, affameurs de paysans, détrousseurs de veuves, défenseurs intéressés de fils de grandes familles qui violaient et engrossaient en toute impunité des filles du peuple vierges et mineures. (28-29)

Le parcours est en effet tout tracé pour Hérodiane, dans son bidonville de Port-au-Prince appelé par antiphrase *Paradi*, où ne règne pas que la solidarité. Victor peint une cuisante et apparemment inéluctable différence de classes sociales entre les Haïtiens, le fossé entre pauvreté et richesse tendant à se superposer aux nuances de couleur de peau et à en multiplier les effets : « Le peu de temps que j'avais passé à la capitale m'avait permis de découvrir que le sommet de la pyramide sociale n'avait rien à voir avec le mythe de première république noire du monde. » (82). Yvan le séducteur mulâtre s'avère être un proxénète, ce que la jeune Noire apprend à ses

dépens – alors qu’une femme déjà tombée dans son piège avait tenté de l’en avertir. Elle ne doit attendre nulle compassion de la société ; mais sans désespérer non plus de trouver des secours inattendus. Par exemple, venant tout juste d’échapper à une tentative de viol collectif perpétrée par les oncles d’Yvan, elle dit au taxi :

- Je déposerai une plainte à la police, lui dis-je.
- N’y pensez pas. La police, c’est eux. La justice, c’est eux. Faites-vous invisible. Cela vaudra mieux pour vous. (145)

Quoiqu’elle ne le comprenne pas vraiment, et qu’elle peine à saisir quelle relation le lie au peintre Wilson, son frère Estevèl est le seul qui aime réellement Hérodiane, jusqu’à se sacrifier pour elle en se rendant chez Yvan pour demander son aide – alors qu’il est évident qu’au mieux il n’obtiendra rien, et qu’il va en fait y trouver la mort. Estevèl a le pouvoir mystérieux d’appeler à son secours le vieillard de la mer, et les puissances magiques de l’océan. Ce symbole merveilleux, récurrent dans le roman, sauve Hérodiane de plusieurs manières et lui ouvre les yeux : comme si une vague emportait soudain tout mal sur son passage, laissant sur place l’odeur de la mer, du sable, des algues et des coquillages.

Ce merveilleux est aussi présent dans *La Belle amour humaine*. Deux amis ayant perdu la vie dans l’incendie de leur maison, une enquête est diligentée ; mais l’enquêteur ne peut trouver aucune explication, aucun coupable. Le colonel véreux et l’homme d’affaires louche ont tout bonnement disparu « dans une parfaite égalité de catastrophe », dans l’indifférence et l’innocence générales, au village d’Anse-à-Fôleur, royaume du vent et de la mer : ces deux complices à la moralité douteuse

ne constituaient plus que deux petits tas de cendres jumelles dont le volume diminuait au fil des heures, le vent prenant sur lui de les disperser dans la mer. Une semaine après leur disparition, c’était comme si ni les deux hommes ni leurs résidences n’avaient jamais existé. (60)

Ce n’est pourtant pas non plus un accident, leurs mauvaises actions passées poussant à une interprétation plus magique de leur disparition, celle d’une justice immanente. Tandis qu’on les oublie, survivent l’épouse rêveuse qui vend des romans d’amour, le peintre aveugle qui regarde la mer, le gardien de la paix débonnaire, les belles filles, les enfants... Le fils de l’homme d’affaires disparu est parti, sac au dos, vivre sa vie ; c’est la petite-fille de Robert Montès qui revient pour tenter de reconstituer son passé, et vivre apaisée à son tour. Ces morts jumelles de personnages cyniques et méchants,

loin d'être un attentat ou une vengeance, ne sont que le retour à un ordre réconfortant. Trouillot offre ici une image de sa philosophie de la vie : chaque événement peut se lire de deux manières. À preuve cette image :

Chez vous, aux dires de l'enquêteur, chaque geste, chaque état d'âme ne se conçoit pas sans son double. Chaque folie y suppose une folie contraire. [...] Dans le vieux bourg d'Anse-à-Fôleur, l'agitation, c'est le domaine du vent. Le vent a sur les choses bâties et les espèces vivantes pouvoir de faire et de défaire. Mauvais il casse tout, mais à la bonne saison, il accompagne les cerfs-volants et ouvre le passage aux oiseaux. (60)

Ce dont Trouillot nous persuade, c'est qu'il est inutile de chercher à tout des explications rationnelles. Les jeunes filles et les beaux tableaux sont nés d'une succession de hasards, d'impostures, de belles rencontres et de trouvailles. Le présent se développe sur les restes du passé. Ni l'étrangère ni l'enquêteur ne peut trouver de réponse directe à leurs questions – « Laissez les choses à leur mystère » (24) –, mais ils ont compris que la vie recélait une autre philosophie.

Que dira-t-elle à sa mère, à ses copines ? [...] Qu'au bout de son voyage elle aura rencontré la superbe, criminelle, naïve, contagieuse et si simple obsession d'un devoir de merveille ? (169)

Cette aspiration repose juste sur quelques certitudes.

« M'pa pitimi san gadò »

« Je ne suis pas seul³ ». En effet aucun des personnages de Trouillot et de Victor n'est entièrement seul. Des complicités et des solidarités se nouent en tout sens, ce qui compense la fragilité de tous les personnages, à un titre ou un autre. Hérodiane est orpheline, pauvre, elle est trop belle pour échapper à la lubricité des puissants – même si ce pauvre pouvoir ne réside que dans la domination de l'accès à la fontaine, au fond du bidonville – mais elle peut compter sur son frère ; lui-même compte sur monsieur Wilson, qui vient en aide à Hérodiane après la mort d'Estevèl, ainsi que sur les pouvoirs magiques du « vieillard de la mer » qui les délivre de leurs ennemis. À la fin du *Sang et la Mer*, Hérodiane retrouve un vieil ami de son frère, Bobby le bouquiniste : ni séduisant, ni riche, il n'est pas l'idéal masculin dont elle avait rêvé, mais Yvan le prince charmant était un monstre –, Bobby le fidèle ami l'aime et saura la protéger. De même, dans *La Belle Amour humaine*, le village entier était venu au secours de Justin torturé par les deux amis malfaisants : « Et comment empêcherait-il le village de lui apporter du pain, du rire, du chocolat, des sardes roses

et du gâteau de maïs ? » (110). Et la fin du roman amène une surprise : « Elle est venue chercher un père. Elle ne l'a pas trouvé. Elle n'a trouvé que des humains. Vivants » (158). Elle a été accueillie sans arrière-pensée : « C'était donc ce qu'ils faisaient, enfermés dans la chambre : une petite place pour elle » (169).

Le message semble dans les deux romans justement relever de cette « belle amour humaine », laquelle passe aussi par l'oubli des offenses : « Je ne pense plus à Yvan. Son image s'est dissoute dans mes souvenirs » (Victor 180), conclut Hérodiane à la fin de son récit.

[U]n homme qui ne vivait pas dans le présent, soit qu'il fût trop bête, soit trop intelligent, n'entendait rien à la vengeance. C'est vrai que notre Justin, il a décidé depuis longtemps que le présent est comme il est et finalement, sans importance. C'est demain qu'il regarde. Il cache ses peines et garde ses joies en réserve. (115)

C'est une excellente façon de résister, comme un rocher sous le flot. On n'est pas seul non plus quand on se sent faire corps avec les éléments, la mer en particulier, et qu'on adopte un autre rythme.

Voilà ce qu'ils te diront, s'il leur vient l'envie de parler. Là-bas, à vivre de mer et d'arc-en-ciel, les couleurs souvent leur suffisent. Ils savent rester des journées entières à arpenter leur bord de mer sans mettre des mots sur leurs pensées. Ce n'est pas comme ici [dans la grande ville] où la vie a peur du silence. (16)

La catastrophe et le miracle sont à accepter comme des variantes d'une même indécision du destin, avec détachement. « Fò ou defann ou », « il faut te défendre », parfois aussi avec des armes que l'art procure.

Peinture et littérature

La transposition artistique peut permettre aux malheureux de sublimer les réalités sombres de l'existence ; mais à condition de pénétrer dans son monde. Ainsi, le dévoilement des œuvres de monsieur Wilson, chez Victor, est un choc pour Hérodiane :

Un corps masculin copulait cette fois avec des fleurs mais avec les vagues de la mer. Un corps masculin d'une telle ambiguïté de texture qu'on ne pouvait savoir s'il était fait de chair ou de mer. Les corps émergeaient de la mer. Les vagues, de leur écume, dessinaient les formes humanoïdes les plus inattendues. [...] Moi, ce que je voyais dans ces œuvres livrées ainsi à la curiosité des gens ici présents,

c'étaient le visage de mon frère, le corps de mon frère, ce corps fin et élané de pêcheur choyé par le dieu de la mer. (85)

La première réaction de la jeune fille est le refus et la fuite. Mais elle va comprendre ensuite le secret de son frère et accepter ce que la peinture lui a révélé. Quant à la riche société de Pétionville, elle met à l'honneur monsieur Wilson – moins pourtant par admiration de son art que par snobisme :

C'est un peintre de grand renom, expliqua Yvan. Moi, je ne peux me prononcer sur son art. Je suis le fils d'un homme d'affaires et je serai homme d'affaires. La littérature, les arts ne seront pour moi, toujours, que de beaux accessoires. (83)

Tout le monde n'est donc pas à même de goûter l'art, les hommes d'affaires moins que les autres – dans les deux romans, cette catégorie d'individus étant les plus dépréciés – alors que pour Wilson, Estevèl, Hérodiane, la peinture révèle l'existence même. Dans *La Belle Amour humaine*, la peinture est aussi la représentation la plus fidèle de la mémoire du village : le héros Thomas, qui conduit Anaïse sur les traces de sa famille et l'initie à ses secrets, a appris à peindre avec le vieux Frantz Jacob.

Ton grand-père et le colonel avaient découvert la supercherie. Toutes ces toiles que j'avais peintes et que mon oncle avait signées. De sorte que les toiles étaient à la fois des faux et des authentiques. Les gens, ils voulaient du Jacob, et nous leur donnions du Jacob. Au village, ils s'en foutent. Personne ne réclame de droit d'auteur sur quoi que ce soit. La vie n'est jamais rien qu'un ouvrage collectif. (131)

Et cette prodigieuse dernière peinture – commencée vingt ans plus tôt – raconte toute l'histoire du village – sauf des deux disparus. En fait, « ils ne faisaient pas partie du paysage. C'est pour ça qu'ils sont morts. Mais je ne les ai pas tués » (131). L'explication merveilleuse de leur mort, le fin mot de l'enquête de *La Belle Amour humaine*, est donné par le dévoilement du tableau du vieil aveugle, au moment où il vient de mourir : tout le village se réunit autour de sa dépouille lors d'une joyeuse veillée funèbre. Les derniers chapitres évoquent la fameuse peinture, en quelque sorte un « *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* » En effet, vingt ans avant, Solène avait été à l'origine du tableau après sa nuit d'amour avec le père d'Anaïse :

ils discutaient d'une toile à peindre qui témoignerait de la beauté de la vie. Qu'est-ce qu'ils y mettraient ? Des personnages et des couleurs. Des morceaux de vie simple et de travail humain. Cette nuit-là, Solène a jugé qu'il était temps de la commencer. Ils partiraient du village pour

représenter le monde et la vie, et ajouteraient au fil des nuits des personnages et des situations. Il fallait mériter sa place. Ils s’amusaient comme des gamins à choisir les personnages. Ton grand-père et le colonel ne méritaient pas d’y figurer. C’était ça, la sanction. Tout ce que nous avons fait, c’est de ne pas les inclure dans le tableau. Le lendemain, comme tout le monde, nous avons constaté que les maisons avaient brûlé. (131-132)

Cette adéquation vitale entre la peinture et sa représentation rappelle *Le Portrait de Dorian Gray* ou l’imaginaire de *La Peau de chagrin*.

Quant aux toiles de monsieur Wilson, elles portent en outre des légendes poétiques : Saint-John Perse parcourt ainsi le roman. Ce n’est d’ailleurs pas le seul écrivain présent dans le roman : Bobby le bouquiniste vend à tout venant

des traités d’ésotérisme dont les gens, ici, étaient friands, des manuels d’apprentissage de langues comme l’anglais ou l’espagnol, des traités de rédaction de français commercial ou administratif, des livres sur la vie du couple et sur la sexualité, sur la religion, sur les régimes amaigrissants. Il y avait aussi des livres sur la période coloniale, sur la dictature des Duvalier. Je vis des romans de Max du Veuzit, Barbara Cartland, Guy des Cars, Georges Simenon, Michel Zévaco, Victor Hugo. (Victor 105)

Mais Bobby tient aussi en réserve des œuvres plus rares :

des romans d’Edris Saint-Amand, de René Depestre, de René Dorsinvil, de Frankétienne, des recueils de nouvelles de Felix Courtois, de Mona Guérin et d’Ernest Bennett, de vieux exemplaires de la revue *Conjonction* » (105)

et bien sûr les livres Marie Chauvet, *La Danse sur le Volcan* et *Amour, Colère et Folie*. La dernière scène du roman se passe « à une centaine de mètres de l’hôtel Oloffson, hôtel qui a eu à accueillir Graham Green, l’auteur du roman *Les Comédiens*, ce roman si inspiré, si vrai, sur nos guignols d’hier et encore d’aujourd’hui » (181). La littérature n’est pas absente non plus de *La Belle Amour humaine*, mais les commentaires prêtés aux personnages sont plus mitigés : sa représentante essentielle du monde des lecteurs est l’épouse de l’homme d’affaires Robert Montès, plus férue de romans d’amour que de tout autre genre : « Elle pouvait se payer ce luxe : sortir de la vraie vie. Se réfugier dans ses romances. Habiter l’illusion, fermer ses yeux au monde, c’est l’avantage de ceux qui n’ont pas à gagner leur pain » (129). Devenue bouquiniste elle aussi, elle avait créé

une sorte d’atelier de la passion amoureuse. Elle lisait des passages à des jeunes filles en larmes sur les déboires de telle ou telle créature de

papier. [...] Plus tard, j'ai su aussi qu'à sa mort on avait trouvé dans le tiroir de sa chambre quelque chose qui ressemblait à un manuscrit. Ta grand-mère, elle a vendu des rêves idiots à des jeunes filles idiotes.
(41)

D'après son neveu, le peintre Frantz Jacob n'est pas plus favorable à la fiction : « On ne résume pas un humain. Mon oncle, qui fut un grand lecteur, affirme que le roman est la plus vulgaire de toutes les formes littéraires, puisqu'il raconte toujours quelque chose de banal, le mélange de petites vertus et de petits travers qui font l'individu » (57). Il renonce selon la même logique à peindre des portraits de personnes ordinaires, au motif que « [s]euls les destins exceptionnels méritent d'être racontés » (57).

La complicité littéraire permet de comprendre, là encore, ce qui n'est pas immédiatement intelligible. Le refus du roman exprimé dans *La Belle Amour humaine* n'est pas si profond qu'il y paraît, peut-être, puisque l'héroïne porte le même prénom que celle de *Gouverneurs de la rosée*. Et la littérature orale s'exprime par les chansons et les échanges de la veillée funèbre. Hérodiane finit aussi par se faire écrivain :

J'ai commencé un roman où je veux raconter ma vie, ma relation avec mon frère, avec Yvan, ce que ce pays m'inspire de rêves et de dégoût. Monsieur Wilson a lu le premier chapitre de mon roman. Il m'encourage constamment dans cette voie. Il dit que c'est un excellent moyen d'extirper définitivement de moi les vieux démons et de renaître à une vie nouvelle. (Victor 181)

Le pouvoir de l'art et de la littérature face aux catastrophes

Le passage à l'écriture permet de servir d'exutoire après les catastrophes : ce qui est sensible dans ces romans d'après janvier 2010. Ainsi la menace du tremblement de terre et du tsunami parcourt tout le roman :

J'ai recommencé à faire ce cauchemar qui m'a souvent hantée. Je me vois sous des décombres, le corps pétri par la terre, asphyxiée, aveuglée.
Monsieur Wilson a vu dans ce songe à répétition que je lui ai raconté un sombre présage. (181)

Mais cette scène qui clôt le roman doit ouvrir la voie, pour Hérodiane, à la voie d'un nouveau bonheur : elle vient en effet d'apercevoir Bobby par la porte vitrée de la banque, et sortir soudainement avec cette prémonition : « Mes narines captent un improbable parfum d'algues et de coquillages. Je rebrousse brusquement chemin »

(182). « Comme il me serre contre lui, la terre tremble avec force sous nos pieds. Devant nous, la masse de béton, de blocs et de ferraille de la banque s’effondre dans un fracas d’apocalypse » (182). Le roman peut se permettre de réécrire l’histoire, en inventant une autre fin, une fin heureuse où Hérodiane est sauvée, refusant ainsi la fatalité du tremblement de terre mortel par cette liberté achronique dont l’art a tous les droits.

Le Sang et la Mer et *La Belle Amour humaine* sont deux romans marqués par une sorte d’urgence de création. Il faut aimer, vivre et créer avant que tout ne s’écroule, rappeler à soi toutes les vies pour leur éviter l’oubli. Gary Victor et Lyonel Trouillot montrent ici que les créations de la peinture et de l’écriture sont pétries de la vie de tous, les vivants et les morts.

Oui, deux hommes sont morts, deux maisons ont brûlé. Mais est-ce là le plus important ! Un jour, vous aussi vous mourrez. Quand viendra l’heure, posez-vous la question qui compte : « Ai-je fait un bel usage de ma présence au monde ? » Si la réponse est non, ce sera trop tard, pour vous plaindre comme pour changer. Alors n’attendez pas. Les circonstances de la mort n’offrent pas de clé pour comprendre. La mort demeure pour le vivant la plus banale des occurrences, la seule qui soit inévitable. La mort ne nous appartient pas, puisqu’elle nous précède. Mais la vie... (Trouillot 25)

Ouvrages cités

Alexis, Jacques Stephen. « Du réalisme merveilleux des Haïtiens ». *Présence africaine* 8-9-10 (juin-novembre 1956). 245-71.

Trouillot, Lyonel. *La Belle Amour humaine*. Paris : Actes Sud, 2011.

Vernet, Pierre, avec P. Nougayrol et A. Bentolila. *Ti diksyonnè kreyòl-franse*. Port-au-Prince : Caraïbes, 1976.

Victor, Gary. *Le Sang et la Mer*. La Roque d’Anthéron : Vents d’ailleurs, 2010.

Notes

¹ Le *Ti diksyonnè kreyòl-franse* a été l’un des premiers livres que j’aie consultés en arrivant en Haïti, en juillet 1985. Un séjour d’un an, à Camp-Perrin et à Port-au-Prince, dans une période mémorable, a été pour moi une étape majeure, à tous points de vue. J’y ai conçu le sujet de ma thèse de doctorat, *Les Derniers Indiens des Caraïbes. Image, mythe et réalité* (Ibis Rouge, 2003).

² Ces dictons sont empruntés au *Ti diksyonnè kreyòl-franse*.

³ « J’ai des relations [...] litt. Je ne suis pas un petit mil sans gardien. », dans *Ti diksyonnè kreyòl-franse*.